

Les femmes entre soumission et le droit de réagir et d'agir chez Yasmina Khadra

Filali Mahammed

Doctorant en littérature française, University of Algiers -2-Algeria

Email: M-filali@esi.dz

Received: 15/02/2026 ; Accepted: 20/05/2026 ; Published: 20/07/2026

Résumé

Dans ce qui va suivre, nous aurons à évoquer ce qui relève de la féminité et de tout ce qui fait la femme dans les romans que nous avons à étudier. Il s'agit de voir comment Yasmina Khadra juge la femme dans son comportement, son rôle au sein de la société et ses relations à la fois tendues et conciliantes avec la gent masculine sans pour autant cesser de se découvrir dans l'écriture et dans des prises de position qui les valorisent. Khadra fait intervenir deux catégories de femmes. Seules deux ou trois voix animent les romans aux côtés d'autres discrètes qui font office de figurantes. Certaines sensibles, émotives, fragiles, tendres et obéissantes destinées à des tâches au foyer et à la responsabilité familiale à l'image de sa mère, de Mina la femme du commissaire Llob (*la Part du mort*), de Bahia (*les Sirènes de Bagdad*), de Faten (*l'Attentat*), cloîtrées, emmurée, de Zuneira (*les Hirondelles de Kaboul*), empêchée de travailler et sans voix face au diktat taliban. D'autres, par contre, qui refusent l'asservissement sont décrites ambitieuses, énergiques, comme Sihem se sacrifiant pour la Cause (palestinienne) ou la chose publique, la politique, la gloire ou l'argent telles Soria, Nedjma, (*la Part du mort*), Farah (*les Sirènes de Bagdad*) ou Mme Athmane (*Double Blanc*). L'écrivain, conscient de la discrimination, de l'infériorité inscrite dans les esprits et non dans la Loi, appelle à plus d'égalité et à plus de justice entre les deux sexes. L'écrivains'élève contre le mépris, l'infériorité et le manque de confiance qu'on lui impose. Mais quel que soit ses positions, Khadra admire la patience, la bonté, le courage et le sacrifice de la femme.

Mots clés : femme – mère -- soumission – liberté – revendicatrice.

Abstract

In what follows, we examine the image of women that Yasmina Khadra presents in the cited novels. Women are portrayed both as inhibitors and as catalysts. The narrator's mother is a weak, passive, dependent person who remains "silent" before her husband. She is a product of her time, where ancestral traditions impose this submission. This situation is experienced by Bahia and Faten. As for others, it is with courage and determination that they have chosen the freedom to control their bodies, their thoughts, and their movements. They have defied the "forbidden" through education and their open-mindedness toward the evolution of the world. Farah, a doctor, lives with a companion in Baghdad, far from her village. Sihem, who blows herself up for the Palestinian Cause without asking her husband's approval. Soria and Nedjma, without knowing each other, drive a revolutionary leader to his death. Khadra, through the voice of Commissioner Llob, remains open to the evolution of women's personalities, whom they judge to be intelligent, devoted, and courageous. He finds them more capable of playing leading roles and encourages them to free themselves from the constraints imposed by men.

Keywords: women -- submission –mother –freedom.

Introduction:

Yasmina Khadra, né Mohammed Moulsehoul est en 1955 à Kenadsa (Béchar) est un écrivain prolifique. Auteur d'une cinquantaine de romans, de séries et nouvelles dont bon nombre sont adaptés au cinéma, au théâtre et en bandes dessinées. Il est lu, traduit et apprécié dans bon nombre de pays. Il se voit comme

« *Diseur de vérité, de distillateur de pièges, de doutes.* » El Watan du 23 mai 2020 p 13

Dans tous les romans de Yasmina Khadra, il y a une présence féminine en nombre limité, certes, mais c'est pour concentrer sur la femme un thème bien défini. Elle est, parfois, décrite dans des situations peu réjouissantes, ingrates même. Certaines femmes se retranchent dans un silence étouffant et se plient aux désirs de l'homme ; mais de plus en plus, grâce à leur formation universitaire et les nécessités sociales refusent la soumission et réagissent dans des situations qui les anoblissent et les mettent à l'avant-garde des événements. Aussi, l'écrivain loue-t-il leur courage, leur abnégation et leur volonté inébranlable, ce qui les rend plus crédibles à ses yeux et à ceux de ses lecteurs.

Nous aurons à voir comment Khadra dans la panoplie de figures féminines qu'il a choisies comme modèle dans ces œuvres sait voir, écouter et faire agir différentes catégories qu'il n'a pas cherché à fédérer sous le même étendard : de la femme soumise à outrance à la femmekamikaze. La présence de ces deux pôles projectifs, dans les silhouettes féminines des œuvres constitue le thème central, fait de la femme un être souvent double, ambigu, insaisissable et protéiforme. Quant à la dualité, elle peut prendre les caractères les plus divers. L'opposition peut en effet fonctionner sur le plan moral, là où la dualité se fait duplicité ; sur le plan familial, là où l'amante ne parvient pas à coïncider avec le modèle maternel ; sur le plan de la vie simplement, là où les vivantes sentent planer au-dessus d'elles l'ombre des mortes ; sur le plan de l'âge, là où l'expérience des femmes plus vieilles conditionne l'existence et les choix des plus jeunes. On peut donc ainsi constater qu'il résulte trois éléments essentiels du rôle des femmes dans les romans de Khadra. Elles créent et orientent l'univers mental du meurtrier Haj Thobane (I). Elles éclairent le meurtre et lui fournissent les éléments nécessaires (II). Enfin, tout en l'éclairant, elles le dissimulent ou le déguisent, parfois, le déculpabilisent (III).

I - Les femmes créent l'univers mental

La mère intervenant avant l'épouse et l'amante dans la vie de l'homme. Force, nous est donnée d'adopter un plan chronologique, aussi, nous analyserons d'abord les figures maternelles puis la génération suivante des femmes, celle des épouses et des amantes. Dans tous les romans du corpus nous avons remarqué que les héros portent une mère en eux, dans leur cœur, dans leur âme, dans leur esprit et l'enfant orphelin qui semble être seul au monde pour avoir eu l'intuition de cet abandon et de cette absence maternelle se découvre tout à coup à lui-même et au lecteur sous l'effet d'une puissante ironie tragique, comme ayant si bien, totalement aimé, gardé en lui, alimenté la figure de la mère.

I – 1 Analyse des figures maternelles

La figure maternelle évolue d'une absence à peine masquée par une vague allusion à une maternité adoptive. La mère telle qu'elle est présentée par le fils est affectée d'un signe très plein qui montre que du côté du tempérament charnel, les désirs sont gommés. Ce qui peut être douceur et tendresse devient peu à peu négativité dans les rapports unissant l'enfant à la mère et avec le temps c'est l'image d'un certain prestige qui va être noircie et finir par disparaître. Les mères n'existent plus, elles sont

« mortes » symboliquement tuées par le père dominateur et négligent, elles ne subsistent qu'à l'état de tempérament ou d'humeurs transmises à l'enfant et à l'adulte ou comme dans *Les Sirènes de Bagdad* à un état affaibli, la mère est évoquée mais le jeune Bédouin sollicite beaucoup plus sa sœur Bahia que sa génitrice. Il reconnaît un geste de sa part, c'est quand elle lui a recommandé de sortir de son cocon et de s'ouvrir à la vie afin de lui éviter une fusion avec elle ce qui l'empêcherait de se constituer en tant que sujet indépendant et autonome. La mère c'est aussi la Nation, la Patrie. Mais il n'est pas aisé de comprendre ceci quand il y a une mauvaise interprétation. Qu'on se rappelle du passage dans *La Grande maison* de Mohamed Dib quand le petit Omar, à la page 19, n'a pas saisi l'allusion de l'emploi du mot *mère*, dont parlait l'instituteur, qui renvoie à la *mère-patrie*. Il ne faisait pas référence à la mère biologique – Aïni - mais à l'Algérie colonisée. Par contre, Kateb Yacine reconnaît le génie de sa mère et ce qu'elle lui a transmis. Sa mère était sa première école et ce qu'elle improvisait est resté inoubliable.

Je suis né d'une mère folle, très géniale. Elle était généreuse, simple et des perles coulaient de ses lèvres. Je les ai recueillis sans savoir leur valeur. Après le massacre (du 8 mai 1945) je l'ai vu devenir folle. Elle est la source de tout.¹

Pour rester dans la même veine, H. Boussaha, de l'université de Constantine, reprend la citation ci-dessus et ajoute

La femme intervient tantôt comme source d'inspiration littéraire, tantôt comme une force de suggestion et de symbolisation de certaines valeurs socioculturelles et de véritables historiques et politiques de la nation.²

La mère comme inspiratrice romanesque n'est pas propre aux écrivains algériens ; elle est sujet à tous le vécu de beaucoup d'auteurs. Elle reste une fixation et source d'inspiration comme nous le verrons plus loin.

Dans la trilogie policière, le commissaire Llob ne fait aucune allusion à sa mère biologique mais c'est auprès de Taos, cette montagnarde de Kabylie, qu'il a trouvé toute la chaleur affective que recherche un enfant.

C'est elle qui m'a élevé. Elle tenait à moi plus qu'à la prune de ses yeux. Tous les jours, elle allait sommer ma mère de ne plus m'importuner³.

Elle s'est chargée de son éducation et l'a soutenu dans les moments difficiles et c'est vers elle qu'il s'est tourné lors de sa disgrâce (à la suite de son renvoi de la police); de son côté, il a fait son possible pour venir à son secours quand sa maison a brûlé lors de l'agression terroriste.

La maison de Taos est complètement détruite. Pris de frénésie, je me mets à écarter les poutres, à soulever les planches, les pierres, à m'écarter les mains sur les éboulis incandescents.

Il a été soulagé quand il a entendu la voix de Taos qui a répondu à ses appels pressants.

Je suis là, chevrote une voix dans mon dos. (. .) Elle est là, Taos saine et sauve. (Idem p 892)

¹Cité par Ghania Khelifi, *Eclats de poèmes* éd ENAG Alger 1990 p 13

²Hassen Boussaha, in *Synergies Algérie* n° 9 2010 p 262

³*L'Automne des chimères*, quatuor, folio policier Alger 2008 p 892

L'auteur a fait de Sihem, dans *L'Attentat* une femme kamikaze, orpheline de père et de mère, a concentré en elle douceur, patience, intelligence et une beauté qui dépasse la seule sensualité. Très proche d'elle son mari Amine médecin dans un hôpital de Tel-Aviv, l'oppose à sa mère discrète mais délaissée par un père peintre ambulant, et s'il la porte en lui dans son cœur c'est plutôt un souvenir que l'on n'est pas sûr d'avoir seulement rêvé, un souvenir idéalisé d'ordre mystique. Il en est de même pour Qassim, chef des prisons de Kaboul, le 6^e des 14 enfants dans *Les Hirondelles de Kaboul*, qui l'évoque non pas dans la perspective d'un rapprochement terrestre mais dans un au-delà. Averti de la mort de sa génitrice, il vient au village sans qu'il assiste à son enterrement. Son seul souvenir à la page 106

Une femme hardie, douée d'une étonnante vigueur mais il n'aimait guère à en parler. Elle était d'une discrétion déconcertante, le vieux aimait à dire qu'il l'avait épousée parce qu'elle ne discutait pas ses ordres.

Dans tous les romans du corpus, la présence de la mère est effacée et on ne la voit guère jouer le rôle qui est dévolu à une femme responsable et c'est ainsi que nous ne pouvons manquer de rapprocher cette distanciation mère – enfant avec celle qu'a connue Yasmina Khadra et qu'il résume dans l'interview qui suit. La femme était à la fois éloignée de ses enfants et négligée par son mari, pareille à de simple épouse de héros (père moudjahid, officier infirmier). Une situation qui renvoie à une rupture avec l'affection maternelle, vécue comme une violence morale et psychique et vue comme un abandon, un désaveu, une trahison même. Il se rappela sa mère toute sa vie comme à travers un songe. Un visage exalté, sublime qui a sa place dans son cœur, dans son esprit, dans son âme.

Je ne me souviens pas de l'avoir vu heureuse 5 minutes d'affilée. C'est une femme qui a connu toute sorte de dérive. Toutes sortes d'injustice, elle a perdu sa plus jeune fille, elle a perdu un autre fils. Elle n'a pas vécu avec eux, puisque mon père m'avait ravi à la vie à l'âge de 9 ans puis mes deux petits frères 7 et 5 ans ont rejoint l'Ecole des cadets. Ma mère est une femme qui a vu ses enfants lui échapper. Elle n'a pas eu beaucoup de bonheur avec mon père non plus. De plus, elle a traversé une époque assez sévère, assez austère, assez cruelle⁴

Voilà ce que dit Khalil de la sienne. Du même auteur,

Ma mère était trop misérable pour représenter quelque chose pour moi. J'avais plus de pitié pour elle que de tendresse.⁵

La femme fugace, sans attrait ni amour, se retrouve dans presque tous ses romans. Beaucoup apparaissent comme les victimes d'un impitoyable destin ou d'une implacable tragédie. Ils finissent par avoir une dépréciation et un renoncement de soi à tel point qu'elles se laissent dépérir. Khadra imagine le souvenir de la mère qui laisse son empreinte dans l'esprit du fils et s'associe avec Dostoïevski qui écrit dans *Les Frères Karamazov* à la page 53

⁴Interview donnée le 4 juillet 2018, in *Le Monde*

⁵ Yasmina Khadra, *Khalil*, Julliard 2018

De pareils souvenirs peuvent persister (chacun le sait), même à un âge plus tendre mais ils ne demeurent que comme des points lumineux dans les ténèbres, comme le fragment d'un immense tableau qui aurait disparu.

Dostoïevski F. *Les Frères Karamazov*, le Messenger russe 1880

La figure maternelle reste « le pôle le plus fragile de la tripartition de l'instance féminine », selon Céline. De tous les personnages de romans, le personnage de la mère se réduit à une silhouette globalement insignifiante, dépourvue du poids narratif. Un profil moral qui est fixé d'emblée, sans aucune méditation ni raisonnement et un attachement aveugle aux traditions.

Même si on voit un certain progrès civilisationnel, dans beaucoup de sociétés, la femme est encore prisonnière de l'influence de l'homme, de la vie en famille, de la communauté de régime patriarcal et de la religion. Une telle résignation donne du crédit à la pensée de Simone de Beauvoir :

La femme elle-même reconnaît que l'univers dans son ensemble est masculin (...) Elle ne s'en considère pas comme responsable, il est entendu qu'elle est inférieure, dépendante, elle se saisit comme passion en face de ces dieux à face humaine qui définissent fins et valeurs.

Simone de Beauvoir, *le Deuxième sexe*, éd Gallimard, Paris 1949

--- Se séparer de sa mère : quels effets ?

L'écrivain rompt avec sa mère et va quitter le monde de l'enfance, ravi à un âge très tendre, pour la caserne et inscrit sous le matricule 119. Dans ses écrits, la génitrice n'apparaît, par ses passages rapides, que sous la forme d'un spectre. Il n'y a aucun contact physique et affectif. Il n'est pas loin des deux écrivains que sont Baudelaire et Stendhal passionnément amoureux de leur mère. Baudelaire perdit sa mère lors de son remariage avec le général Aupick tandis qu'Henri Beyle (Stendhal) se vit brutalement privé de la sienne alors qu'il n'avait que sept ans. Quant à Paul Ricœur, il perd sa mère la même année de sa naissance (1913) Dostoïevski perd la sienne à 16 ans. Ces auteurs rendent compte de l'angoisse qui les saisit devant le féminin et les pousse à un comportement à la fois tendre, amoureux et agressif. Ces quelques exemples montrent qu'aucune autre figure féminine ne pourrait remplacer cette absence. René Girard a compté que sur neuf écrivains, deux seulement auraient conservé leur mère jusqu'à l'âge adulte. La perte de la mère à un âge tendre influe sur le comportement de l'écrivain. Ce que soulignent Barthes, Beckett et Céline notamment évoquant le processeur créateur jugeant l'importance de la mère décédée. De son côté, J. J. Rousseau dans ses confessions a écrit « *Je coûtai la vie à ma mère.* » Le rôle de la figure maternelle ne serait pas anéantissement mais contribuerait fortement à un rôle très important dans la production littéraire. Les mères occupent un espace non négligeable dans les récits. Picard a écrit

Tout écriture serait un deuil, dans la mesure où tout écrivain aurait quelque mort sur la conscience (...) Pour que l'écrivain puisse écrire, peut-être faut-il en effet que sa mère soit morte ; ou qu'il la tue un peu afin de maîtriser par l'écriture son chagrin ? Michel Picard, *la littérature de la mort*, PUF Paris 1995 p 135

La figure de la mère apparaît dans les œuvres considérées comme parfaitement hors d'atteinte, n'offrant aucune prise à la critique, à la haine. Cette mise à l'abri sur des hauteurs inaccessibles, celle de l'absence, du souvenir ou de la mort est parallèle à une valorisation correspondante d'une imago maternelle bénéfique.

I – 2 Qu'en est-il des épouses et des amantes ?

Lorsque l'archétype féminin dont la mère est à l'origine réside sur un empyrée, c'est à l'amante éventuelle ou à l'épouse qu'est réservé le regard critique du fils, mais elle est dans l'impossibilité de rivaliser avec l'idéalité d'une intériorisation qui n'est jamais à l'épreuve des circonstances et des vicissitudes de la vie. L'univers conjugal de Llob, d'Amine, de Mohsen (jusqu'à sa mort accidentelle) et d'Atiq (avant l'étrange maladie qui a terrassé Mussarat) est baigné d'amour, d'entente réciproque, de désir comblé. Il ne peut y avoir de discordance entre une mère idéalisée, une épouse et une amante. Le commissaire Llob qui n'avait aucun reproche à faire à Mina, sa femme, a découvert dans les femmes épouses et amantes qu'il a eues à affronter dans ses recherches policières, que ces dernières affrontent le monde en étant toujours du parti de la force, de la tyrannie et du pouvoir. Ces valeurs étant, suprêmes pour elles ; l'amour, lui, est bafoué et a fait le constat que la femme est à l'image du comédien qui adopte tour à tour les masques et tous les rôles sans adhérer profondément à aucun. Elles prennent les couleurs du temps et changent avec lui. La mort de Haj Thobane qui a dominé tout le roman *la Part du mort*.

II - Les femmes dissimulent, déguisent ou déculpabilisent le meurtre du «zaïm^o»

Deux femmes vont jouer un rôle crucial pour débarrasser le « gêneur », Haj Thobane, homme du pouvoir politique puissant et craint qui ne respectait pas les règles voulues par la famille révolutionnaire qui tenait bien en main le pouvoir politique. L'homme, chef militaire de la zone, nie le massacre des familles qu'il a dépossédées de leurs biens et c'est Le commissaire Llob forcé de s'associer avec Sonia, enseignante d'histoire, qui va à aller à Sidi Ba pour faire la lumière sur les massacres. Ignorant l'objectif des donneurs d'ordre, il est renseigné par l'historienne.

--- Vous pensez qu'ils savaient tout sur cette histoire de tueries ?

--- Certains y avaient même participé (...) Haj Thobane était devenu trop encombrant et menaçait leurs projets.

--- Quels projets ?

--- Le diable seul le sait. (*La Part du mort* 428)

II – 1 L'éclatement des figures féminines

Dans toutes les œuvres du corpus, la femme fait figure de principal personnage. Elles dévoilent comment un personnage peut devenir un signe, une pensée chargée de sens. Leur projection fait l'objet d'une répercussion sur l'œuvre et par ricochet sur les lectrices principalement. Les figures se donnent à voir comme une vérité sémiotique qui se doit être interprétée à sa juste valeur. Nous allons évoquer deux personnages féminins les plus en vue dans le roman *la Part du mort*.

A - Le cas Soria

Soria, dans *La Part du mort*, « a fui » d'entre les mains de ses parents avant leur exécution. Elle s'est forcée de s'élever toute seule, elle va connaître une vie errante, passant dans de différentes institutions, avant de les venger, poussant Haj Thobane, le responsable du massacre, à la mort. Un assassinat qu'on a voulu faire passer pour un suicide que seul le commissaire a démontré sans qu'il soit cru, les « ils » veillent. (Les « amis » du Haj Thobane qui ont voulu se débarrasser de lui).

^o **zaïm** : titre donné à un chef révolutionnaire se targuant d'avoir concouru avec bravoure pour l'indépendance du pays. Son tort est de prendre le pays en otage et d'en disposer selon sa vision.

Un zaïm est vu comme un « père » grand dirigeant national que nous retrouvons en Tunisie avec Bourguiba, en Irak avec Saddam, en URSS avec Staline, Mao en Chine, Kadhafi en Lybie, Khomeiny en Iran, etc. Dans notre travail, le mot zaïm renvoie à Haj Thobane, surnommé le Gaucher, berger sans culture ni éducation est devenu pendant la Révolution, chef de guerre. Cet homme parti de rien a réussi grâce au détournement d'une partie du trésor du FLN

Mais loin d'être une naïve pensionnaire, dira le commissaire narrateur, Soria avait du caractère, surtout beaucoup d'intelligence et d'instruction (elle est devenue professeure d'université et a su soigner l'*ego* des dirigeants dans ses écrits.) Lors de leur dernière entrevue. Elle se confesse à la page 428

Ceux qui règnent au pays ont leurs petites faiblesses : la glorification. Je suis allée les trouver pour magnifier leurs faits d'armes. Ils m'ont adorée pour ça. Je leur ai consacré des papiers mirobolants, des séminaires aussi fracassants que les joutes oratoires. . . C'est comme ça que j'ai conquis le Che, le Raïs, les *zaïm* et leurs eunuques. Ils m'ont appâtée. J'ai mordu à l'hameçon avec délectation (. . .) les adresses qu'ils m'avaient confiées menaient à leur triomphe sauf qu'ils ignoraient que c'était le mien aussi.

C'est dire que l'intelligence jointe à la volonté de puissance entraîne celle qui les possède non pas à sa perte mais à voir toujours plus haut et plus grand. Le commissaire Llob appréhende la volonté de puissance lors de cette dernière confrontation et sent le risque qu'il court face au caractère dur et rancunier de la jeune femme. Ne s'en prenant pas uniquement à Haj Thobane, une fois dans un moment de relâchement Soria a tenté de 'faire du charme' au commissaire, son voisin de chambre de l'hôtel où ils séjournaient.

Soria se penche m'envoyant ses cheveux sur la figure, son souffle se mêle, sa main file lentement sur mon ventre, descend plus bas. Au moment où je commence à sombrer, je lui saute sur le poignet.

--- Mina m'en voudrait

--- Elle n'en saurait rien.

--- Moi, je saurais. Je ne pourrais plus la regarder avec les yeux d'avant. Elle n'insiste pas.

--- Elle a beaucoup de chance, Mina, dit-elle en se relevant.

Llob, se voulant fidèle à sa femme, repousse les « avances » de Soria mais cette dernière n'a pas 'digéré' ce refus et comme Hermione, déçue du virement de Pyrrhus, cherchant sa mort, scande ce vers de J. Racine « *Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.* » *Andromaque Acte IV, scène V*

Dès que l'occasion s'est présentée, l'histoire lui a montré la haine qu'elle avait en elle

Elle écrase sa cigarette dans un cendrier en verre et se lève. Son souffle me submerge. Son nez heurte le mien ; ses lèvres donnent l'impression de s'apprêter à me dévorer tout cru. (*La Part* ...p 454)

Elle ne cherche certainement pas sa mort mais voudrait bien lui faire payer son refus vu comme un affront. « *En amour et en vengeance, disait Nietzsche, la femme est plus barbare.* »

des biens des notables de la région suite à son ordre donné de les faire assassiner par ses soldats, est devenu un homme riche, intouchable au sein de la famille révolutionnaire, populaire parmi les corrompus et craints par la population. Haj Thobane s'applique à garder H 24 ses poches pleines, n'en extirpant une liasse de fafiots que pour la remplacer illico par un ripou, si bien que quand il fait tinter ses pièces de monnaie, c'est toute la ville qui tire la langue comme un joli toutou.

L'on n'est pas étonné d'entendre Llob employer « *sainte et succube* », deux images qu'il renvoie à Soria comme un miroir. (Elle ne se gênait pas de passer d'entre des mains d'un haut dirigeant à un autre.)

L'illustre historienne Soria Karadach au bras d'un fumier comme Ghali Saad. Une femme remarquable universitaire de renom incarnant à mes yeux la probité peu, au su et au vu de tout le monde, serrer de si près un individu aussi peu recommandable que Ghali Saad. (La Part ... p 415)

Devenue Soraya dans *Morituri* (p 800), l'auteur la montre attablée avec un autre apparatchik, Haj Garne. Le commissaire, la voyant dans ces changements d'amants en fonction des circonstances, marque son indignation et se demande comment

Une sainte coucherait-elle avec un incubé sans perdre son âme ?

Le commissaire juge la vénalité de cette femme qui cède aux relations avec les gens de la nomenclatura aux mépris des relations morales. Il trouve que les passions de Soria résident dans l'influence des esprits. Son démon est celui de l'insoumission insatiable. Elle fait semblant de s'offrir sans arrière-pensée sans jamais soupçonner une quelconque mauvaise foi chez autrui. Elle se retrouvera 'associée' par un concours de circonstance avec la maîtresse de l'homme qu'elle voulait faire mourir. C'est sans se connaître, sans se voir qu'elles joueront un rôle dans le meurtre.

B - Nedjma et son côté « Jonas »

Nedjma, la maîtresse de Haj Thobane, par contre, n'a eu que le tort d'obéir aux recommandations des *nababs* responsables les (*ils*) qui lui avaient demandé de mettre à l'épreuve l'amour de son amant avant de s'y montrer favorable. Elle, dans sa beauté époustouflante, transformant par là-même un élan spontané vers Lino, le lieutenant de police, en pure manège de comédienne comme elle avait vu dans cet élan un simple asservissement à sa jouissance.

Ses vingt-cinq ans coiffent sa fraîcheur tel un diadème. Tout en elle frise la perfection : la justesse de ses traits, l'emplacement de ses pommettes, la netteté de son regard et l'excellente configuration de sa silhouette. Un sacré morceau. (La Part... p358)

L'officier ne se doutant de rien, il s'est approprié tout ce qui appartenait à Haj Thobane, sa maîtresse. Il sera puni pour avoir convoité très fort ce qui ne lui revenait pas de droit. René Girard qui dans *Mensonge romantique et Vérité romanesque*, développe l'idée selon laquelle le désir est mimétique, c'est-à-dire qu'on ne désire que ce qu'un autre désire. L'écrivain va bien plus loin dans sa cruauté envers Lino puisque la femme tente de le rendre fou et elle y réussit presque. Au moment où Lino allait annoncer ses fiançailles avec Nedjma, Ben Thobane apparaît et s'est sans aucune hésitation qu'elle se tourne vers son vieil amant. Le *majordome* raconte à Llob

M. Haj Thobane a écarté ses bras (. . .) La fiancée du lieutenant a laissé tomber sa part de gâteau et comme mue par une force irrésistible, elle s'est arrachée des bras de son fiancé pour aller se blottir contre Haj Thobane ...

Brutalement confronté à cette scène terrible, l'officier de police trahi dans son amour propre d'amant floué, qui s'était vu sacrifié comme l'agneau pascal de la tragédie, il lui faut pour cela des actes de violence virile qui le poussent à s'en prendre à l'assistance. A la page 164

Lino « soûl a commencé à traiter la clientèle de péquenots affranchis et a sorti son pistolet. » L'orgueil et la fonction conviennent parfaitement au fonctionnaire qu'est Lino et c'est pour cette raison que le lieutenant est entraîné dans un jeu complexe des rivalités amoureuses et trouvera avec elles et par elles le châtement. Il sera d'ailleurs sévèrement puni, battu et emprisonné.

Je m'agenouille auprès de mon coéquipier, retire lentement la couverture crasseuse dans laquelle il s'enveloppe en quête d'un soupçon de chaleur. On lui a retiré sa chemise et son tricot, ne lui laissant qu'un pantalon de taulard d'où s'échappent des pieds nus et sales. Son corps famélique est bigarré de zébrures noirâtres --- dues à des coups de gourdin ou de cravache --- avec de larges écorchures purulentes. On dirait qu'il a été avalé et recraché par un concasseur. (*La Part ...* p 227)

Il n'y a pas de possibilité réelle de surprise tragique. Le rôle de Thobane consiste à déclencher la trahison de Nedjma. La femme, la rivalité amoureuse pouvant mener au crime passionnel est le motif de vengeance de l'humiliation subie. Selon la loi des littératures policières le lecteur ne voit l'erreur dévoilée qu'au moment où le vrai 'coupable' se démasque. Le cas de l'inspecteur qui espérait vivre le grand amour avec Nedjma se retrouve comme *Jacques le Fataliste* de Diderot qui pensait commencer son aventure amoureuse alors qu'en réalité il avançait vers l'infirmité (il a reçu une balle dans le genou). Baudelaire trouve que « *la femme a la double postulation simultanée vers Dieu et vers Satan.* » La femme est autant « *admirable qu'abominable* » et par son naturel l'homme devient sa proie et va jusqu'à lui faire perdre le contrôle de sa vie.

La femme a la double postulation simultanée vers Dieu et vers Satan, la femme est autant admirable qu'abominable jusqu'à faire de l'homme sa proie. » De même qu'il considérait la femme comme « un objet d'art, délicieux et propre à exciter l'esprit masculin mais il est un objet d'art désobéissant et troublant si on livre le seuil du cœur, dévorant gloutonnement le temps et les forces.

Charles Baudelaire, *Art romantique : l'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix* p 47

Nous retrouvons également cette fascination des contraires que note Huysmans, dans la peinture de Gustave Moreau dans *A Rebours*, qualifiant Salomé de

« *Royal prostituée* », de « *raffinée et sauvage*, » « *d'exécration et d'exquise.* »

Ce côté « Jonas » à double face est vu chez Després

La femme apparaît comme dotée de visages multiples : sottise ou fûtée, bornée ou spirituelle ; tantôt touchante, tantôt drôle, elle fait comprendre qu'il y a dans son psychisme une zone enténébrée et intelligible et nous en donne une image, certes, désabusée mais non privée de complaisance.

Quelques représentations de la femme dans les œuvres de Després 2017

James Hadley-Chase, grand écrivain de romans policiers ne va pas de main morte pour s'en prendre aux femmes.

Les femmes sont de drôles d'animaux. On ne sait jamais où on est avec elles, elles ne savent pas souvent où elles en sont avec elles-mêmes. Pas la peine d'essayer de comprendre leurs mécanismes. C'est pas faisable. Elles ont plus d'humeurs de rechange qu'un lézard n'a de

queues et tout ce qu'on peut espérer c'est de piquer sur l'humeur qu'on attend au moment où elle survient et d'entrer vite dans la place.

James Hadley Chase, *Garces de femmes*, Série noire 1949

Ce côté dépréciatif qualifiant la femme est très employé dans la littérature du roman africain de langue française comme l'évoque M. Taïfi dans *Doguicimi* de Paul Azoura. Le prince Toffa considère sa femme de chienne, de vicieuse et d'infidèle bien qu'elle ait refusé les cadeaux du prince Vidaho et a choisi de se faire enterrer vivante plutôt que de tromper Toffa, le prince en exil.

La femme est la perfidie même. Eveillée, elle feindrait quand même un sommeil profond. Si elle pouvait surprendre vos secrets, elle ferait tout pour les répandre aussitôt.

Loin d'être qualifiée des vices considérés, Doguicimi a préféré la mort à l'infidélité et a demandé au roi Guézo (à ce) qu'elle soit enterrée vivante. « *Elle descend dans la fosse avec le crâne de son mari.* » p 124

Je veux être enterré, dit-elle, vivante avec le crâne du noble prince.

Mohamed Taïfi, *le Refus ambigu, Etude du roman africain d'expression française*, Afrique – Orient Casablanca 2003 p 124

Nedjma mais surtout Sonia, par leur opposition morale, ne fonctionnent donc, par la structure policière du roman, ni comme indices valables, ni comme mobiles mais comme trompe-l'œil ; supports à une comédie bien orchestrée. Il était naturel et prévisible que le faux soit plus vrai que le vrai de ce roman mais surtout que Khadra a manifestement et délibérément voulu écarter la culpabilité réelle de Soria si ce n'est le coup de théâtre final, lui révélant sa folle envie de se débarrasser de l'auteur du charnier de Sidi Ba et que l'enfant qui a fui la scène macabre était une fille (elle), et non un garçon, que les assassins ont longtemps cherché. Soria et Nedjma que rien ne rapproche, ont toutes deux contribué à faire mourir Thobane ; la première par ses recherches entreprises sur le lieu du massacre des familles et la seconde a permis à l'assassin de s'approcher de sa victime avec une facilité déconcertante et maquiller l'assassinat en suicide sans être repéré, ni poursuivi. Toutes deux, selon l'historienne Soria, sont

Au service de personnes crédibles qui préfèrent garder l'anonymat pour donner un maximum de chance à la vérité de refaire surface. (p 428)

Il ne reste pas moins que les figures de Sonia et de Nedjma dans leur dédoublement, qui a permis de dissimuler la vérité pendant le délai nécessaire au temps du déroulement du récit, ont mis à découvert certains faits que le lecteur attentif découvre à la fin de l'énigme. C'est progressivement qu'on arrive à voir les démarches entreprises pour arriver à voir leur contribution dans la mort du Gaucher. Sans se connaître, sans se n'être jamais rencontré, Soria, plus motivée, a agi de l'extérieur et a amassé un maximum de preuves alors que Nedjma, sans raison apparente, sinon obtenir une sorte de protection contre les aléas de la vie, a agi de l'intérieur facilitant l'entrée de l'assassin le plus près possible de Thobane pour le tuer. Ainsi, il se trouve que la mort faisant une part importante aux femmes mais les différentes conduites adoptées face au monde, à la vie, à la mort ont été prises par des décideurs masculins, *la Part du mort*.

C - Les femmes ont-elles une personnalité proprement dite ?

La femme tend au héros le miroir de sa propre faiblesse de sa facilité à se laisser séduire par les apparences, à fuir le face à face avec la vérité de même qu'elle n'offre aucune prise à la culpabilité.

Nedjma reste impassible devant l'accusation qui lui a été faite ; elle avait un rôle à jouer et elle l'a exécuté à merveille. L'auteur a fait de Nedjma qu'elle soit simplement complice et elle a su rester jusqu'à la fin aux côtés des gagnants. Soria rappelle à Llob « *Il (le lieutenant) a été piégé pour vous piéger à votre tour.* » (p 416) La faiblesse de la femme, sa fragilité n'existe, semble-t-il qu'au regard de la chair et elle est totalement inaccessible au remords lorsque la sensualité la guide vers un écart d'infidélité. On peut voir l'attitude que prête Khadra aux femmes et la représentation imaginaire que les héros se font d'elles, qui trahissent le sens d'une conduite faite apparemment d'ambiguïtés perpétuées et d'incohérences répétées. La rivalité amoureuse de Thobane et de Lino dans le roman conduit à la vérité des faits, d'un fait divers tel qu'on pourrait le reconstituer mais à un scénario imaginaire du meurtre du « père » qui a sa vérité propre, non plus factuelle, mais psychologique et dont la fonction serait celle, authentique, d'un psychodrame qui libérerait l'agressivité du « fils » (Haj Thobane et un vieillard et Lino beaucoup plus jeune.) Soria et Nedjma, et à travers elles une atmosphère de sexualité accomplie, soulève la voile sur le meurtre du zaïm, elles fournissent les indices, elles sont elles-mêmes des mobiles ou des enjeux possibles. Pourtant elles n'ont pas d'existence propre, autonomes, elles sont de simples projections du désir ou de la peur de l'homme pour ne pas égarer le lecteur sur de fausses pistes, pour ne pas présenter sous un jour favorable ou du moins déculpabilisent le meurtre de Haj Thobane. Elles n'ont pas été alliées, aucune n'a participé directement à la mort voulue comme un suicide (seul le commissaire Llob a conclu *mordicus* au meurtre.) Nedjma, beaucoup plus que Soria car elle vivait aux côtés de Haj Thobane, n'a donc même pas une sorte de grandeur d'âme dans le mal comme peuvent le ressentir des personnes émues et touchées par la mort d'un amant à moins d'avoir fait semblant de simuler le grand amour. Khadra par la voix de Llob n'a pas voulu qu'elle soit réellement complice du crime, mais elle a participé indirectement au meurtre. Elle est en somme tenue à l'écart, du point de vue dramatique, des ressorts de l'action les plus importants. La faiblesse du personnage tient autant de sa psychologie qui est négligée que de la composition ou de la structure de l'œuvre. Les deux femmes ont suivi le cours de l'Histoire dans la réalité en se soumettant au parti le plus avantageux pour obtenir ainsi une sorte de protection contre les vicissitudes du temps particulièrement cruel pour les femmes qui n'ont aucun ou peu de pouvoir de décision. Elles ont su jusqu'au dénouement se trouver aux côtés des gagnants. Le comportement de Soria et de Nedjma ne fonctionnent donc, dans la structure policière du roman ni comme indices valables ni comme mobiles, mais comme trompe-l'œil car tout est fiction, même ce qui semble, en apparence vrai, dans un roman car il y a toujours manipulation. Le narrateur n'a pas jugé utile de dénoncer le vrai coupable. (Le lecteur a assez d'indices pour le deviner.) On ne saurait éviter d'ajouter que « l'élimination » de Nedjma au dénouement sans une conscience qui la déchire (va se faire oublier à *Frankfurt en Allemagne*) n'a pas les honneurs que Khadra permet aux héros, en faisant reparaître Soria devenue Soraya dans *Morituri*, un autre roman de la trilogie,

D - L'oubli du désir

Dans ces romans, les passions sont totalement dépouillées de leur gangue sentimentale et d'une bonne part de leur explication psychologique. Ce qu'on y voit, c'est un produit de manque de désir. Le désir est peut-être dans l'écriture féminine comme le raconte Marguerite Duras

La femme, c'est le désir. On n'écrit pas au même endroit que les hommes et quand les femmes n'écrivent pas dans le lieu du désir, elles n'écrivent pas, elles sont dans le plagiat. Qu'on pense

à Lol V. Stein, à Anne-Marie Stretter, c'est toujours le désir. Strettes, elle est à qui la veut, c'est ma prostitution.

Xavière Gauthier, *Les Parleuses*, éd. De Minuit 1974 Paris

Lol. V. Stein et Anne-Marie Stretter sont les héroïnes du roman de Duras *Le Ravissement de Lol V. Stein*. (Soria et Nedjma peuvent être vues comme les prostituées chez Khadra)

Quant à Beauvoir, par son approche de la femme idéalisée, voit que

La femme est Vérité, Beauté, Poésie, elle est Tout : une fois de plus tout sous la figure de l'autre.

Tout excepté soi-même. Simone de Beauvoir, *le Deuxième sexe*, éd. Gallimard 1949

Khadra par le biais d'une description rigoureuse, a atteint les objectifs que nous avons dégagés et qui renvoient à établir un document d'époque, dénoncer la corruption du goût propre au régime et à établir une correspondance symbolique entre l'architecture, les habitants et les mœurs, l'étalage et l'écrasement des richesses qui disent le parvenu et les femmes à la recherche du succès et de la reconnaissance. L'auteur montre l'importance du corps et son rôle de contrôler les individus et qu'il ne faut pas compter que sur la conscience ou l'idéologie, il faut le corps et par le corps.

Un corps vivant, c'est un corps qui se meut dans un espace et dans un temps donné et dont le discours s'inscrit dans ces deux coordonnées.

Marie-Claire Calmus, *Propos sur les corps cueillis et rangés main*, 2001 p 63

Le choix de la description du corps est assez hasardeux. Il y a toujours une influence subjective, des prises de position qui demandent à être démontrées. Le corps des femmes, principalement, est une source d'inspiration sans limite des écrivains et des artistes qui n'hésitent à les montrer dans des situations des plus extraordinaires, divines, sublimes ou avilissantes. Calixthe Bayala, de son côté, dénonce les ouvrages qui dévalorisent le corps de la femme et la perte de l'âme dans la recherche du plaisir. Selon Lucrèce, dans *De la nature*, trouve que si

Le genre humain se donne mille peines inutiles et sans trêve et se consume dans de stériles agitations, c'est qu'il n'a point considéré où s'arrête la faculté de jouir, où cessent enfin les vrais plaisirs.

Le grand livre du mois, *les trésors de la littérature* 2005 p 201

L'homme seul bénéficie d'une certaine profondeur de champ, lui seul, a le choix d'identifications multiples en regard des différentes conduites qu'on peut adopter face au monde, à la vie ou à la mort. Les options prises par différents personnages masculins le montrent. La femme, elle, ne peut prendre qu'une conduite de fuite, quand l'unique possibilité qui lui était, jusque-là offerte, lui faut. Il n'y a qu'un courant possible pour elle : accepter, consentir à aller dans le sens du désir masculin que ce soit pour en profiter.

IV - Femmes dépendantes et femmes libres dans leurs comportements

A - Femmes sous dépendance et consentantes

Ce que nous venons de voir n'est pas la situation de toutes les femmes des deux trilogies, Faten (*L'Attentat*) comme Bahia (*Les Sirènes de Bagdad*) se sacrifient pour les manies, les préjugés, le respect des traditions et les forfaits des autres. Quant à Faten, surnommée *la veuve noire* pour ses deux mariages ratés (*l'Attentat*) qui après la mort de Marwan et la destruction du domaine familial par les militaires israéliens, va abandonner l'handicapé Omer à son sort et courir chez le grand muphti demander à mourir. Certes, le portrait qu'en fait Khadra touche la sensibilité du lecteur, cela est admirable, mais vu le développement des sociétés cela tend à disparaître comme le cas de Bahia qui

est au service de son frère dans le strict respect des traditions « *Tous les matins, ma sœur jumelle m'apportait mon petit déjeuner dans ma chambre* » (*Les Sirènes de Bagdad*, p 23) Ce n'est pas la situation de sa sœur Farah qui a 'rué dans les brancards' a quitté le village perdu de *Kafr Karam*, du fin fond de l'Irak pour poursuivre des études de médecine, s'est installée à Bagdad et vit avec quelqu'un en compagnonnage. Ce comportement lui a valu les insultes de son frère le Bédouin l'accusant de « *succube, trainée, putain - Tu vis dans le péché.* » La réponse de Farah : « *Je vis ma vie.* » Son aura de liberté – comme pour toute femme qui se sent indépendante -- lui permet d'illuminer les pensées du frère jugées rétrogrades portées sur leurs destinations, leurs fins, le sens et la direction que la sœur veut donner à sa vie et cela éclipse la considération de la nature du moyen possiblement mis en œuvre dans toute action. C'est un personnage qui est sorti du cadre immuable, figé des conditions de la femme soumise, jusqu'à aller à une position résolument radicale et refuse d'être comme sa sœur Bahia harcelée du matin au soir par des servitudes ménagères. *Les femmes ont des natures de domestiques* (selon F. Céline). Farah représente ces figures de femmes qui dénoncent les méfaits des normes de l'époque et s'opposent aux conventions qui condamnent la situation de la femme au foyer, à la monotonie répétitive d'une existence sans projet, ni avenir, figée dans l'attente d'un improbable événement.

Khadra est favorable à l'éducation, le droit au travail et à l'émancipation de la femme, faits qui offrent une vie agréable ; de même que le travail qui permet une liberté que les femmes qui vivent sous l'autorité des parents n'ont pas. Il ne soulève pas l'amère expérience de ces femmes face aux comportements odieux des maris, sacrifiant leur jeunesse et leur beauté auprès, souvent, d'hommes plus âgées et sans parler des rivales. Rares sont celles qui se révoltent contre le système et la liberté de prise de paroles qui ont fait d'elles des objets manipulés par des hommes qui ne pensent qu'à leur jouissance.

Les femmes au foyer à l'image de Mina, la femme du commissaire, se contentant de ce que lui donne son mari pour faire vivre son foyer, même si parfois, il y a réaction de sa part.

Ce n'est pas avec les sous que tu me fournis au compte-gouttes et après d'interminables négociations que tu vas être servi comme un roi. (*La Part...* p 412)

Celles qui sont soumises à outrance au diktat de l'homme et savent qu'elles dépendent de son humeur se plient à toutes les exigences. Voilà ce qu'a suggéré, tout fier de lui, Abdelghafour à son subordonnée Atiq, le garde chiourme, le secouant et lui sommant de ne pas rester 'rivé' auprès de sa femme malade.

Ça t'a fragilisé il a suffi d'une chienne malodorante de gémir pour te fondre l'âme. Laisse-là crever. Après tout ce n'est qu'une femme. Alors qu'attends-tu pour la foutre à la porte ? Répudie-là et offre-toi une pucelle saine et robuste.

On a l'impression d'entendre le Docteur Faust de Charles Gounod manipulé et ridiculisé par le diable Méphistophélès à qui il a vendu son âme et ne rêve que d'embrasser les plaisirs terrestres et charnels. *Je veux la jeunesse ! A moi le plaisir, les jeunes maîtresses.* (p37)

Ne se contentant pas de lui suggérer de se débarrasser de Mussarat, il argumente ses dires, il généralise et met en défaut la femme de par sa nature. A la page 25 des *Hirondelles de Kaboul*

C'est mon troisième mariage en moins d'un an »se réjouit de la polygamie« Je vis avec quatre femmes. La première je l'ai épousé il y a vingt ans et la dernière il y a neuf mois. Pour l'une comme pour l'autre, je n'éprouve que méfiance, car à aucun moment je n'ai eu l'impression

de comprendre comment ça fonctionne dans leur tête. Je suis persuadé que je ne saisis jamais la pensée d'une femme (...) Avec ces créatures viscéralement hypocrites et imprévisibles, plus tu crois les apprivoiser et moins tu as de chance de surmonter leurs maléfices. Tu réchaufferais une vipère dans ton sein que tu ne t'immuniserais pas contre leur venin.

Sans l'avouer, de par la position prise par Atiq de rester fidèle à une seule femme, Khadra montre qu'il est contre la polygamie. Il n'accepte pas que la femme soit considérée comme un objet de plaisir, monnayée telle une marchandise et à qui on n'accorde aucune valeur humaine, même s'il y a une tacite acceptation de part et d'autre. Selon notre écrivaine Assia Djebar :

Ce qu'on trouve au fond de la soumission de toutes les femmes arabes : cette totale indifférence à l'homme, cette indépendance qui est le plus dur des orgueils. (p 248)

Assia Djebar, *Les Impatients*, Réé. Barzakh, Alger 2022

Cité par Belkacem Ahcene-Djaballah *Le Quotidien d'Oran* du 13-10-2022

B – Femmes libres

A côté des femmes asservies et sous le joug de l'homme, il y a celles, indépendantes, courageuses, effrontées et rebelles comme Soria, Farah ou enfin celles qui sacrifient volontairement leur vie avec courage et honneur, elles défient la mort sans complexe à l'image de Sihem, la kamikaze et sa compatriote Faten.

Zuneira, dans *les Hirondelles de Kaboul*, a fait des études de droit, mais se voit contrainte de ne plus exercer son métier d'avocate. Dans sa colère et face à l'indolence de son mari, est, de tout temps sur la défensive, comme un animal acculé, « *sa roideur est ramassée comme une tigresse blessée contrainte de passer à l'attaque* ». Elle se trouve prête à rendre coup pour coup mais l'écrivain ne lui donne pas les mêmes qualificatifs de l'animal, c'est une femme belle, douce et aimante qui s'en prend à son mari à défaut de s'attaquer à l'usurpateur. C'est beaucoup plus les talibans qui sont visés mais comme elle n'a aucun moyen d'expression contre eux, elle 'vide son fiel' contre Mohsen.

Je refuse de porter le tchadri. De tous les bâts, il est le seul avilissant, une tunique de Nessus ne causerait pas autant de dégâts à ma dignité que cet instrument funeste qui me chosifie en effaçant mon visage et en me confisquant mon identité.

Elle cache sa beauté et son charme sous un tchadri comme si elle portait une malformation et face à son mari, elle se venge d'une existence faite de manques. Elle a perdu ses biens, sa maison et son travail et vit dans une mesure, lieu étouffant au pouvoir mortifère. L'épouse est subitement submergée par une violence qui l'écrase au lieu de la libérer, et ce qu'elle est en train de supporter est mis en scène dans son mouvement de corps, elle réagit, lutte et se métamorphose en bête féroce. Ce qui laisse présager l'existence d'une violence latente qu'elle ne peut plus contenir et dans une réaction incontrôlée, elle pousse Mohsen, son mari, qui a tenté de lui arracher le voile qui lui couvrait le visage et dont elle n'a pas voulu s'en séparer depuis l'offense des miliciens talibans. Celui-ci glisse sur un carafon tombe et se fracasse le crâne.

Sihem dans *l'Attentat* dans son dédoublement : femme d'intérieur modèle devenue kamikaze par la force des événements. (Une prise de conscience subite face au grignotage des terres ancestrales et au massacre de son peuple ; elle a vu le revolver dépasser des vêtements de son cousin qui venait souvent à Tel-Aviv pour des quêtes et a compris). Elle a dissimulé son rôle de volontaire au suicide tenant son mari dans l'anonymat, caché ses relations avec la Cause et niée toutes attaches avec quelque membre actif ; ce qui a dérouté les services de la police israélienne qui a mis un temps à « chercher la

femme » ; mais a réussi à retrouver le chef spirituel et à le tuer en même temps que le mari (l'épilogue du roman). Sihem en se réfugiant dans la mort se dérobe à toute culpabilité qu'Amine, son mari, voudrait lui faire porter ainsi qu'à toutes les accusations dont il veut la charger. (Elle a choisi de s'exploser sans avoir son accord.) Il a abandonné son travail à l'hôpital et s'est mis à la recherche de celui qui a réussi à « autoriser » sa femme à se donner la mort. Ce genre de femmes témoigne d'une profondeur indéniable de l'âme mais, dans l'action, elles sont comme Jocaste, mère et femme d'Œdipe, autant de miroirs permettant à l'homme de mieux se comprendre. Les femmes déclenchent les mécanismes, elles sont les révélatrices d'un destin qui parfois leur demeurerait caché, elles précipitent les événements. (Ayant pris connaissance des souffrances de ses frères palestiniens, Amine s'est 'ouvert' bien tardivement à un monde qu'il a cherché à fuir : la mort et les exactions au quotidien).

C - Le sacrifice au féminin

Khadra met en scène des personnages féminins vaillantes et dynamiques qui montrent leur volonté de survivre dans un monde incertain en perpétuel changement, une jungle dominée par les hommes. A côté de Sihem, nous avons l'exemple de Soria (*la Part du mort*) qui fait partie de la gent féminine qui n'hésite pas, lorsque ses droits sont bafoués, de les réclamer à cor et à cri sans ambages et sans fausse pudeur. Nedjma est allée jusqu'à nuire à la réputation d'un important nabab, vivant dans le luxe sous son toit, et participer à son « suicide. » Farah, la sœur du Bédouin, faisant fi des mœurs bédouines à tendance patriarcale et tribale n'a pas hésité à mener sa vie hors mariage et lancer à son frère qui l'a traitée de succube (*Les Sirènes de Bagdad*)

Ecoute-moi, je suis une femme libre, je tiens à vivre libre et me suis donné les moyens solides (devenue médecin) de vivre cette liberté.

On voit que le Bédouin est resté prisonnier des traditions bédouines ancestrale et semble oublier que le temps où l'homme n'accordait à la femme aucun droit de revendication est totalement révolu.

L'auteur loue le courage de la femme qui n'hésite pas à braver les risques quitte à mettre sa vie en danger. Il raconte survenue dans *A quoi rêvent les loups*. Hanane est transpercée de coups de couteau par son frère terroriste pour le seul motif qu'elle ait pris part à une manifestation de femmes qui revendiquaient leur droit à l'existence.

Le sacrifice n'est plus l'apanage des hommes, la femme en tant que militante est volontaire au sacrifice et ne recule plus devant aucun risque, aucun martyre. Sans faiblir, elle répond présent dans certaines situations où la femme est de plus en plus sollicitée par les mouvements terroristes et se trouve liée à des attaques hautement meurtrières pour la bonne raison que les femmes suscitent moins de suspicion et sont, donc, moins soumises à la surveillance des services de sécurité. Elles peuvent dissimuler de l'explosif et s'approcher des cibles sans attirer l'attention. Sihem était bien intégrée et était aimée par son entourage israélien. C'est ce qui a étonné le capitaine de police qui a beaucoup plus accentué ses enquêtes et ses reproches sur Amine plus que sur sa femme qui s'est dévouée pleinement, se sacrifiant pour la Cause palestinienne.

Nous empruntons quelques données à Farhad Khorokhavar de *l'Ecole des hautes études en sciences sociales* (EHESS) qui a listé les attentats suicides accomplis par des femmes. De 1981 à 2011, selon le *Chicago Projection Security and Terrorism* (CPOST). Sur près de 2300 attentats suicides dans le mode, quelques 125 auraient été commis par des femmes. Les premières femmes kamikazes ont été des nationalistes : Sana Mhaydali, la première femme connue, était membre du Parti nationaliste

syrien ; elle s'est fait exploser le 9 avril 1985 tuant deux Israéliens pour protester contre l'occupation du Sud Liban par l'Etat hébreu. Un sixième des attentats-suicide commis au Liban entre 1982 et 1986 l'ont été par des femmes (notamment des Palestiniennes) Une jeune femme palestinienne de 23 ans, du mouvement Hamas se fait exploser devant un café faisant 12 morts. Le 12 avril 2002, une autre appartenant aux Brigades des martyrs d'al Aksa fait exploser une bombe dans le marché Yéhuda à Jérusalem tuant 6 personnes et en blessant 90 autres. En octobre 2003, Hanadi Jaradat, une jeune palestinienne de 26 ans commet pour le Djihad islamique un attentat suicide dans le restaurant *Maxim* à Haïfa faisant 21 morts et 51 blessés. Ces actions kamikazes au féminin ont fait tache d'huile à travers le monde : Kurdistan, Turquie, Inde, Tchétchénie quand deux femmes, des femmes dites « veuves noires » jettent leur camion bourré d'explosif contre une base militaire à Grozny tuant au moins 27 militaires russes en mars 2002.

Même si ce n'est pas nouveau, on peut, ainsi, penser que Yasmina Khadra ,avec son roman *l'Attentat* ,a voulu faire revivre l'événement en choisissant un restaurant à Tel-Aviv encore que Sihem a fait un « score » plus faible : 12 victimes, et montrer que le sacrifice et la recherche de la mort ne concernent pas uniquement l'homme. La société s'est constituée une image de la femme qui la renferme dans une catégorie figée. C'est cette représentation qui la confine dans un statut de second rôle. Cet état concourt à faire d'elle une personne inférieure et subordonnée dont le sort est voué à la servitude. Khadra trouve qu'elles sont beaucoup plus braves, courageuses et généreuses que beaucoup d'hommes et il leur rend hommage :

Si l'Algérie tient encore debout, c'est grâce aux engagements de la femme. Je connais les Algériennes ; ce n'est pas de la tarte. Aussi, lorsque l'une d'elles affiche clairement ses intentions d'en découdre, il serait stupide de lui tenir tête. (*La Part ...* p. 114)

S'il y a bien une personne à les avoir en bronze dans notre pays, c'est bien elles. (*L'Automne ...* p 801)

Et malgré les quelques critiques, sarcasmes et ironie, Khadra tenant du féminin (par ces deux prénoms) gardent pour elles, du moins dans ses œuvres, et c'est important, une certaine tendresse et reconnaît que comparées aux hommes, elles sont moins corrompues, souvent plus intelligentes et plus sensibles que leurs partenaires masculins. A la suite d'une interview, il n'a pas hésité à affirmer :

La femme n'a pas besoin pour la défendre, elle sait le faire toute seule. Moi, je reconnais que les femmes sont supérieures aux hommes. Les hommes ne nous ont apporté que malheur, guerre et tragédie. La femme c'est un art, la grâce.

Nous ajoutons les dires de Ben Mansour que les menaces intégristes ont poussé à l'exil. Elle crie haut et fort que l'Algérie saura être défendue et protégée par les femmes libres de toutes ségrégation et domination.

Par le serment de nos femmes se battant mieux que des hommes,
Tu revivras, Algérie,
Par le serment des femmes
C'est sur ta terre que grandiront nos enfants,
WA AH RAM ANSA ! Par le serment des femmes,
Et quand elles jurent, elles tiennent
De tes cendres, tu renaîtras Algérie,
Une aspiration à l'existence nationale et à ses principes.

Latifa Ben Mansour, *la Prière de la peur*, éd. La Différence, Paris 1997 p 380

Dans *l'Attentat*, et *les Hirondelles de Kaboul*, c'est le sacrifice des femmes palestiniennes et afghanes qui s'exposent aux mêmes défis rencontrés par les hommes ; par contre dans *Les Sirènes de Bagdad*, les femmes n'ont pas les mêmes qualités, c'est beaucoup plus le côté curiosité, percer certains secrets, qui est vu. C'est ainsi que si Khadra reconnaît beaucoup de qualités à la femme, il met en avant ses principaux défauts : l'indiscrétion et le papotage.

Sayed (le chasseur) en homme expérimenté, trouvait toujours l'argument adéquat pour attirer les jeunes oisifs de Kafr Karam à s'embrigader et venir rejoindre les groupes terroristes.

Les sœurs du Bédouin ont dû raconter l'incursion des soldats américains et ce que la famille a enduré cette nuit-là à la sœur de Yacine qui en a dû faire étalage. A son tour, il raconte comment son frère a été recruté par Sayed l'ancien des camps d'entraînement de Peshawar.

--- Je ne suis pas un lâche.

--- Prouve-le. Joins le geste à la parole et rentre-leur dedans, à ces fumiers d'Américains. p.

81

La sœur de Sayed avait suivi la confrontation en écoutant, cachée derrière une porte. Un peu plus tard, Yacine, devenu chef d'un groupe terroriste qui sème la mort à Bagdad, en veut au Bédouin qui n'était pas disposé à prendre les armes si les soldats américains n'avaient envahi et dévasté la maison familiale et maltraité son père. Il ne s'était confié à personne et pensait que personne n'était au courant d'un événement tragique jusqu'à ce que l'enfant sauvage de Kafr Karam (comme s'il avait vécu une situation similaire) lui 'jette' à la figure.

Je sais ce qui s'est passé chez toi. Ce qui est tombeau pour les hommes est potager pour leurs tendres moitiés. Les femmes ignorent ce que le mot secret signifie. Moi, je sais ce que c'est que voir son vénéré père jeté à terre, les couilles en l'air, par une brute. (*les Sirènes ...* p 207)

Pour Simone de Beauvoir, ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, nonobstant les défauts, comme chez tout être humain, une liberté autonome est nécessaire. La femme se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assimiler ou de refuser l'Autre. En dépit de tous les reproches et défauts, la femme n'en a pas moins des qualités qu'elle doit mettre en valeur « *Elle est Vérité, Beauté, Poésie, elle est Tout.* » C'est le cri lancé par l'écrivaine, la femme fait valoir son charme, sa beauté et elle est appelée à s'élever contre son état de dépendance, de soumission et d'infériorité dans une société où les hommes se posent comme seuls sujets.

On prétend la figer en objet, et l'avouer à l'immanence puisque sa transcendance sera perpétuellement transcendée par une autre conscience essentielle et souveraine. Le drame de la femme, c'est ce conflit entre la revendication fondamentale de tout sujet qui se pose toujours à l'essentiel et les exigences d'une situation qui la constitue comme inessentielle.

Simone de Beauvoir, *le Deuxième sexe*, éd Gallimard 1949

Connue, aussi, pour sa formule célèbre Beauvoir « *On ne naît pas femme, on le devient.* » Khadra a écrit « *On ne naît pas brute, on le devient.* » Tout s'apprend : le bien, le mal ou la mort, loin d'être la sanction de la faute qui s'intègrent au *continuum* de la vie. On ne peut pas toujours avoir du monde une vision purement idyllique. Il peut s'agir de l'esprit des phénomènes naturels générant une cohorte d'êtres hybrides angoissants, insolites ou grotesques. Cette vision du monde, nous la retrouvons dans la plupart des romans de Yasmina Khadra.

Au terme de ce que nous avons avancé sur le rôle de la femme dans les œuvres consultés, on ne peut manquer d'être saisi d'un sentiment de déception que le drame du zaïm (*La Part du mort*) et du comportement inavouable des nababs et tireurs de ficelles (*l'Attentat* et *Double blanc*) qui se joue dans ces œuvres devrait être inséparable de l'exploitation de l'âme féminine en la personne de celles qui d'une manière réelle ou substitutive incarnent ou reflètent la mère, l'épouse ou l'amante. Elles ont des rôles à jouer, des fonctions à assumer, de double ou de miroir à tendre, tout cela dans la dépendance psychologique ou dramatique dominé par l'homme. Si les meurtres se jouent entre les hommes ; certaines y contribuent comme adjuvants alors que d'autres ont eu à accomplir leur forfait sans aucun état d'âme ni à demander l'autorisation à l'homme.

Conclusion

Au terme de cette analyse dont l'objectif était de dégager l'image de la femme que nous retrouvons dans les ouvrages cités, on ne peut manquer d'être saisi d'un sentiment et d'une certaine vision de l'exploration de l'âme féminine en la personne de celles de manière réelle ou subjective incarnent ou reflètent la femme en tant qu'objet emblématique, fatale, tragique, intrépide ; des images qui en font un « *microcosme et un miroir de l'univers* » selon la pensée des surréalistes. Elles sont à la fois une estime, une attirance, rarement un rejet quand elles mettent en avant des grandeurs secrètes que peu d'hommes savent apprécier. Cette part d'exploration où elles semblent jouer des rôles, assumer des rôles de double ou de miroir à tendre. Tout cela dans la dépendance psychologique ou dramatique d'un monde encore dominé par l'homme. La mort se joue paradoxalement entre hommes et la femme ne contribue qu'à une perspective illusionniste dans une sorte de double fond quand elle apparaît secondairement : c'est le cas du roman *la Part du mort* où Soria et Nedjma ne se révèlent déterminantes dans la mort du zaïm Thobane qu'après coup dans une vision rétrospective pour Soria et prospective pour la compagne du « père », ou d'une sorte de trompe-l'œil quand elle apparaît faussement au premier plan et le cas est particulièrement évident et significatif dans les romans *Morituri*, *Double Blanc* et *l'Automne des chimères* (romans de la série policière). Quant aux romans de la trilogie dite du malentendu, Khadra a fait intervenir des femmes réduites à l'état de servitude et des femmes intrépides à l'image de Sihem, dans *l'Attentat*, qui s'est sacrifiée sans demander l'autorisation à l'homme, emportant d'autres personnes avec elle dans la mort. Dans *les Hirondelles de Kaboul*, si le sort final de Zuneira reste un point d'interrogation après sa disparition inattendue, vu son acharnement à s'élever contre la soumission, elle fera tout ce qui admissible pour reconquérir sa liberté et celle de ses semblables : donner un espoir de changement à la femme afghane qui n'a pas droit de cité. Zuneira ne baissera pas les bras comme l'écrit C. C. Achour.

(...) baisser les bras reviendrai à me renier, renier les valeurs que m'ont données mes maîtres, mes ancêtres (...) non à la barbarie, non à la condition qui est faite aux femmes, non à une pensée totalitaire, non à tout ce qui entraine l'homme vers la pulsion de mort.

Christiane Chaulet Achour, *Noûn, Algériennes de l'écriture*, Biarritz, Atlantica Séguier 1998 p 99

On peut dire que Khadra est conscient que certaines femmes s'accommodent avec les coutumes et traditions et ne veulent pas de changement, au vu des « ouvertures » débridées des pratiques du monde occidental. Mais les temps ont changé. Aussi voit-on que de plus en plus de femmes, s'opposant à ces conventions jugées dépassées et rétrogrades, appellent à plus de liberté. Certes, les femmes sont désavantagées dans le monde du travail, la sphère familiale, et la société en général ;

mais confrontées aux mêmes défis elles sont plus motivées et répondent de plus en plus à beaucoup de tests d'aptitude.

Dans toutes les œuvres citées, les femmes font figures de personnages principales. Elles dévoilent comment un personnage peut devenir un signe, un objet de pensée chargée de sens. Leur projection fait l'objet d'une répercussion sur l'œuvre et par ricochet sur les lecteurs. Ces figures se donnent à voir comme une vérité sémiotique qui se doit d'être interprétée à sa juste importance.

Bibliographie (citations relevées et romans consultés)

Les romans de Yasmina Khadra

Morituri éd. Baleine le Seuil 1997

Double blanc « « « 1997

L'Automne des chimères 1998

La Part du mort éd. Julliard 2004

Les Hirondelles de Kaboul, Julliard, 2018

Khalil éd. Julliard éd. Julliard 2018

Achour C. C, *Noûn, Algériennes de l'écriture*, Biarritz, Atlantica Séguier, 1998

Baudelaire Charles, *art romantique : l'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix*, éd. Louis Conard 1846

Beauvoir Simone de, *le deuxième sexe*, éd Gallimard 1949

Ben Mansour Latifa, *La prière et la peur*, éd la Différence, 1997

Calmus Marie-Claire, *Propos sur le corps cueilli et rangées mains*, éd Editinter 2001

Chase James Hadley, *Garces de femmes*, Série noire 1949

Djebar Assia, *les Impatients*, réé Barzakh, 2022

Dostoïevski Fédor, *les Frères Karamazov*, le Messenger russe 1880

Lucrèce, *De la Nature, le Grand Livre du Mois*, littérature 2005

Taïfi Mohammed, *le Refus ambigu, étude du roman africain d'expression fse* Casablanca 2003

Xavière Gautier, *les Parleuses*, éd de Minuit 1974